N.° 99.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE,

CONSIDÉRÉE

COMME AFFECTION SIMPLE OU ESSENTIELLE.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 15 *Novembre* 1817,

Par JEAN-FÉLIX VACQUIÉ,

De BEAUVILLE, Département de Lot et Garonne;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Adolescentulus sum ego. Psalm. CXVIII.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.° 62.

1817.

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. M. J. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.
M. . . . .

A mon respectable Père,

P. Clément VACQUIÉ,

Docteur Médecin.

A mon meilleur Ami,

J.-B.-Eustache PONTARD,

Étudiant en Médecine.

J. F. VACQUIÉ.



ESSAI
SUR
LA FIÈVRE,
CONSIDÉRÉE
COMME AFFECTION SIMPLE OU ESSENTIELLE.

Existe-t-il une fièvre primitive, simple, qui, par sa combinaison avec les divers états morbides, établisse secondairement les différentes espèces de fièvres que les auteurs ont admises?



§. I.er

LE désir d'innover fit sacrifier long-temps le bon sens et la raison à l'attrait d'une gloire vaine et futile, et cette dangereuse manie donna souvent naissance aux erreurs les plus funestes ; mais aujourd'hui la marche sévère de l'analyse qu'on suit en médecine, comme dans toutes les autres sciences, ne laissant aucune place à l'hypothèse, n'admet plus que les résultats de l'observation et de l'ex-

périence. C'est m'expliquer assez clairement, je pense, sur la nature de la question que j'ai entrepris de résoudre, qui, certainement, n'a pas le défaut de la nouveauté (1), et dont l'importance m'a paru mériter une attention spéciale. Il est effectivement d'autant plus intéressant de bien connaître la fièvre dont je vais chercher à établir l'existence, que, sans cela, il est impossible d'avoir une idée précise de toutes les autres espèces que cette fièvre elle-même complique ; et que, dans une classification bien ordonnée, elle doit être étudiée la première.

Plusieurs médecins très-recommandables se sont fortement élevés contre l'admission de cette fièvre ; loin de déférer à une autorité si respectable, j'ai osé, témérairement peut-être, soutenir l'opinion contraire. Je ne me suis point dissimulé les difficultés que devait nécessairement offrir à un jeune homme, qui ne peut avoir que des idées bien superficielles, une matière si litigieuse encore, et qui surtout demandait, pour être convenablement traitée, une plume autrement exercée que la mienne. Ce n'est donc qu'en tremblant, que j'offre aux Professeurs d'une École célèbre le fruit d'un travail aussi difficile : heureux, si l'intention que j'ai eu de bien faire peut avoir quelques droits à leur indulgence !

Sans m'appesantir sur les dénominations que la fièvre a reçues en différentes langues, je dirai cependant que généralement, dans les pays du midi, on la désigna par les expressions de feu, chaleur ; et par celle de froid, dans les pays du nord ; mais ces dénominations sont affectées d'un vice radical, celui de reposer sur une base extrêmement mobile, l'impression que la fièvre détermine. Les Latins

---

(1) Cette question a été présentée par des hommes du plus grand mérite, en quelque sorte comme un point de controverse ; et si les médecins célèbres de tous les temps ne se sont pas expressément occupés de la fièvre essentielle, leurs écrits du moins démontrent que la plupart l'ont admise ; pour moi, je pense comme Voullone, à l'égard de la fièvre intermittente, « qu'en cette matière, comme en quelques autres, le pire c'est d'inventer. » (Mémoire sur les fièvres intermittentes.)

lui donnèrent le nom de *febris* ; et le mot fièvre, qui lui correspond dans notre langue (1), par cela même qu'il ne veut rien dire, me paraît préférable à tous les autres. Il serait peut-être à désirer qu'on pût désigner toutes les maladies par des caractères algébriques; car, par exemple, l'inconvénient d'un nom qui signifie quelque chose est bien sensible dans le fait de Fernel, qui, d'après l'idée de chaleur sous laquelle on a désigné la fièvre, pensa que la période de froid ne lui était pas essentielle. « *Rigor horrorve*, dit-il, « *intermittentium febrium tametsi accessionis est initium, febris* « *tamen haudquaquàm censeri potest, quòd nondùm sit calor* « *intensus.* » *Pathologia, lib. IV. de febribus, cap.* 1. Les habitans du nord étaient autorisés, d'après cela, à ne considérer la fièvre que dans l'accès de froid, et à penser que la chaleur ne venait que pour le résoudre; dès-lors, il n'y a plus moyen de s'entendre et il n'existe plus de fièvre. On a aussi voulu, dans ces derniers temps, lui donner le nom d'éréthisme fébrile : ce mot peut paraître assez heureux; je l'abandonnerai cependant, parce qu'il faut être d'accord avec tous, et que cette expression a été spécialement consacrée par le solidisme. La bonne philosophie nous ramène donc naturellement à la nomenclature du peuple; comme lui, il faut se servir du mot fièvre, qui, n'exprimant rien par lui-même, ainsi que je l'ai déjà observé, rend cependant toutes les sensations qu'on éprouve.

Les auteurs se sont peu occupés de la fièvre primitive essentielle, ou bien ils l'ont regardée, pour la plupart, comme combinée avec les divers états de maladie; cependant on peut s'apercevoir, dans quelques dissertations de Stahl, d'Hoffmann et de leurs disciples, que cette fièvre ne leur était pas absolument inconnue (2); mais il faut convenir qu'ils s'en sont occupés plutôt pour en étudier la théorie que pour toute autre chose. Ce n'est point là le but que

---

(1) Voyez la thèse de M. Sernin, de Narbonne, essai sur la fièvre.

(2) Voyez l'article fièvre, du dictionnaire des Sciences médicales.

je me suis proposé, mais celui de montrer cette fièvre dans toute son évidence, et de mettre sa simplicité hors de doute (1).

S'il n'est pas d'auteur qui ait traité *ex professo* de la fièvre essentielle, beaucoup et même le plus grand nombre l'ont admise, sans s'en douter peut-être. Cette marche est en effet si naturelle, que presque tous les praticiens se conduisent au lit du malade, comme s'ils admettaient la fièvre simple. Quel est le médecin qui n'a pu se convaincre, en plus d'une circonstance, de l'importance de la fièvre et des indications particulières qu'elle présente ? Si la fièvre existe réellement dans l'état simple, il faut bien rigoureusement la reconnaître et agir en conséquence ; c'est précisément ce qu'ont fait, sans s'en rendre toujours raison, les médecins les plus célèbres. Le premier, le plus grand de tous, Hippocrate, a évidemment admis cette fièvre. « Il paraît, dit M. Laennec, qu'Hip« pocrate regardait la fièvre comme une affection particulière, « toujours de même nature. » (Thèse soutenue à l'École de Paris, sur la doctrine d'Hipp. p. 18.) Ce grand homme analysait les maladies, et il avait judicieusement distingué un état gastrique avec fièvre et un état gastrique sans fièvre; qu'il traitait d'une manière bien différente (2). Il va jusqu'à établir, en général, que tant qu'il y a fièvre il ne faut point purger, à moins qu'il n'y ait, non

---

(1) Je ne m'occuperai point à discuter les divers systèmes que l'on a tour-à-tour élevés sur la nature de la fièvre ; ce travail, au moins inutile, m'obligerait à répéter ce qui l'a été déjà mille et mille fois. Toutes ces brillantes théories ne se sont-elles pas évanouies d'ailleurs avec ceux qui les ont créées, ou les sectateurs qui devaient les défendre, pour faire place à une méthode à la fois plus sévère et plus philosophique ?

(2) *Non febricitanti, appetitûs dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgante opus esse indicat.* (Aphor. 17, sect. 4.)

Leclerc observe aussi que, suivant que la fièvre était l'élément essentiel ou ne l'était pas, Hippocrate employait la diète ou les évacuans. (Hist. de la médecine, liv. 3. chap. XXVI.)

état bilieux, mais plutôt véritable indigestion ou turgescence bien marquée; ce qui, dit-il, arrive très-rarement au commencement des maladies. Lorsqu'Hippocrate indique les rapports de la fièvre avec les maladies nerveuses, le tétanos, les mouvemens convulsifs, etc......, il dit que la fièvre guérit le spasme (1): c'est bien clairement admettre que la fièvre est quelque chose de particulier, qu'elle a une existence indépendante, et, en un mot, que c'est une affection simple, essentielle.

Les anciens faisaient consister la thérapeutique de certaines maladies, et surtout de l'ordre des chroniques, dans l'art d'y exciter la fièvre; c'est ce que Celse appelle énergiquement rajeunir la maladie. L'illustre Sauvages en fait l'application à une maladie qu'il nomme *typhus exhaustorum*, très-commune dans l'Inde, et provenant d'excès dans les plaisirs vénériens (2); l'immortel Barthez, à certains cas de goutte anomale ou interne, avec abattement des forces (3). Ces hommes célèbres regardaient donc la fièvre comme ayant une existence particulière, puisqu'ils cherchaient dans quelques cas à la produire; car si elle n'eut été que l'état déjà existant, au lieu de diminuer la maladie par ce moyen, il est évident qu'on l'aurait au contraire toujours augmentée.

Il faut franchir des siècles depuis Hippocrate (car ceux qui vinrent après lui abandonnèrent la route sûre de l'observation qu'il leur avait tracée, et la médecine fut livrée à toutes sortes de chimères) pour arriver à Sydenham, que l'on s'accorde assez généralement à placer à la tête des médecins hippocratiques modernes (4). Génie vaste et observateur, il a mérité le nom de second Hippocrate,

---

(1) *A convulsione aut tetano detento, febris superveniens solvit morbum.* (*Aphor.* 57. *sect.* 4.)

(2) *Nec timendum est ne febris aut calor increscant cùm nihil ad illam curandam* (la maladie) *sit aptius.* (Sauvages, nosolog. méthod. class. 2. ord. 1. gen. 4.)

(3) Traité des maladies goutteuses, tom. II, liv. 3, chap. 2, §. XVII.

(4) Renauldin, introduction au dictionn. des scienc. médicales.

parce que, comme lui, il ne cessa jamais d'étudier la nature. En considérant la fièvre comme remède des maladies (1), Sydenham a prouvé qu'elle était autre chose que ces maladies elles-mêmes. En effet, il la voyait si différente des affections essentielles avec lesquelles elle peut être associée, que, dans un grand nombre de cas, il ne traitait qu'elle. Il n'y a pas de médecin qui ait porté aussi loin que Sydenham l'art de diriger la fièvre (2); et peut-on penser raisonnablement que ce qui a occupé la vie entière de ce grand homme, ne soit néanmoins qu'une chimère ?

Ce fut Boërhaave qui établit le premier l'existence de la fièvre primitive, essentielle (3); mais il se laissa bientôt entraîner à cet égard, comme pour tout le reste, dans cet esprit d'hypothèse qui le caractérise. Van-Swieten nous dit que Boërhaave était parvenu à la connaissance de cette fièvre de la manière suivante (4). Après avoir bien observé tous les genres, toutes les espèces de fièvres, il vit qu'elles avaient toutes des symptômes communs et des symptômes propres; dès-lors, il pensa que ces symptômes communs appartenaient à la fièvre simple, et que ceux qui étaient particuliers dépendaient des divers état morbides avec lesquels la fièvre était combinée. Peu à peu ces idées se répandaient en médecine; notre école sut se les approprier la première, et donna ainsi l'exemple de l'application de l'analyse à l'étude des maladies. Grimaud

---

(1) *Hoc autem cognito* (l'état des forces), *compescebat idonea medela febrilem motum, si nimius erat, vel excitabat languentem; ubi verò debitos intrà limites manebat febris, spectatorem agebat, nihil omninò mutans, sed bono victu vires sustinens, exspectabat eventum quem artis usu salutarem fore noverat. (Swieten, comment. in Herm. Boërrh. aphor. tom. II. p. 4.)*

(2) Ses succès en ce genre lui avaient mérité le nom de guérisseur des fièvres. (Voy. M. le professeur Baumes, discours apologétique sur Sydenham.)

(3) Voyez l'article cité du dictionnaire des sciences médicales.

(4) *Swieten, comment. in aphoris.* 562.

apprit, aux leçons de Barthez, à admettre cette fièvre simple, et bientôt, pour la première fois, on vit par lui cette distinction lumineuse dans un ouvrage didactique (1). Heureux, s'il avait su s'arrêter à cette idée! mais entraîné dans cette physiologie Stahlienne, que l'on retrouve à chaque pas dans ses ouvrages, il pensa que la fièvre dont il s'agit était le résultat d'une lésion de la force tonique ou nerveuse (2), et que les fièvres compliquées dépendaient d'une altération des humeurs (3). Cette explication, toute simple qu'elle est, me paraît tout-à-fait fausse; car la fièvre simple s'accompagne de la lésion de tous les systèmes de l'économie, et il est impossible d'établir à cet égard une ligne de démarcation qui soit exacte (4).

§. II.

Il ne suffit pas que la fièvre simple ait été admise par les meilleurs praticiens; il s'agit encore de démontrer son existence réelle, ce que je vais chercher à établir par différentes preuves. Voici la première: en étudiant les fièvres, au flambeau de l'analyse, on s'aperçoit bientôt, ainsi que l'avait vu Boërhaave, qu'elles présentent des symptômes communs qui appartiennent à la fièvre simple, et des symptômes propres à chacune d'elles appartenant aux divers états morbides auxquels la fièvre est associée; c'est ce que prouve l'histoire des fièvres inflammatoire, bilieuse, gastrique, adynamique, etc. Dans toutes ces fièvres, en effet, il y a froid, chaleur, sueur, ou du moins il en est ainsi presque dans toutes; dans toutes, il y a aussi suppression de sécrétions; le pouls est toujours dérangé; les variations à cet égard ne concernent que l'espèce de fièvre. Tous ces symptômes qu'on retrouve dans toutes les fièvres,

---

(1) Grimaud, cours de fièvres, édit. de M. Delletre, tom. I. p. 164.

(2) *Id.* tom. II.

(3) *Id. ibid.* p. 47 et 48.

(4) *In febribus vires ex causâ nondùm satis cognitâ deficere videri, non quòd cor nimiam partem virium sibi sumat.* (Haller, tom. V. p. 84.)

forment donc par leur ensemble un état particulier, et cet état est précisément ce que je regarde comme la fièvre simple, essentielle. Mais, dira-t-on, ce n'est là qu'une abstraction; voilà surtout l'objection que M. Pinel élève contre l'admission de cette fièvre. (*Nosog. philos.* tom. I pag. 12.) Une abstraction! encore faut-il bien distinguer; car il y a des abstractions réelles et des abstractions imaginaires; les premières reposent sur des faits certains, les secondes ne reposent sur rien. Ainsi, le mot arbre présente une idée abstraite; mais en somme il existe des arbres, voilà l'abstraction réelle; l'archée de Van-Helmont, voilà l'abstraction imaginaire et purement gratuite, parce que cette idée ne se rattache à rien. En réunissant donc toutes les notions qu'on peut acquérir sur les fièvres, on fait une abstraction sans doute, mais réellement existante, comme dans le premier cas que j'ai pris pour exemple.

2.° La fièvre simple peut s'associer à des états différens d'elle-même, que dis-je, quelquefois opposés entr'eux; ainsi on la voit s'unir, dans quelques cas, aux états inflammatoire, bilieux, putride, qui peuvent aussi exister sans fièvre (1). Quand deux états sont opposés, le spasme et la fièvre, par exemple, ils se détruisent mutuellement; l'état nerveux laisse le pouls dans son état naturel; dès que la fièvre paraît, le spasme cesse (*febris spasmum solvit*) et le pouls s'altère. On voit, dans certaines fièvres aiguës, où se montrent et disparaissent tour-à-tour, soit simultanément, soit successivement, des complications variées et un grand nombre d'épiphénomènes, la fièvre se maintenir au

(1) « Hippocrate, dit M. Laennec, ouv. cit., eût pu considérer, « ainsi qu'il l'a fait pour l'état gastrique, la putridité et la malignité « isolées et sans être unies à la fièvre..... J'ai eu occasion moi-même, « ajoute l'auteur, de voir un malade qui offrait tous les symptômes des « maladies ataxiques, et qui n'éprouvait qu'à certains momens ceux qui « constituent, à proprement parler, la fièvre; savoir, une chaleur interne « et externe plus considérable que dans l'état naturel, et une augmen- « tation de vitesse dans le pouls. »

milieu de tous ces accidens, et ne se terminer qu'après les crises qui lui sont appropriées. Peut-on nier que, dans toutes ces circonstances, la fièvre soit un élément bien distinct des autres états morbides ?

3.° La fièvre, s'associant à divers états morbides, peut paraître avant ou après ces mêmes états. Ainsi, par exemble, la fièvre peut exister isolée, l'état bilieux venir ensuite (1), en sorte qu'il paraît enté sur elle. Que la chose soit quelquefois ainsi, c'est sans le moindre doute. On voit, en effet, des malades avoir la fièvre et pas autre chose ; on ignore encore ce que sera cette fièvre, on ne peut la rapporter à aucun des ordres déterminés ; les individus n'ont point perdu l'appétit ; ils n'ont ni la bouche mauvaise, ni la langue sale : on se contente de donner une simple tisane, en attendant les suites ; deux ou trois jours se passent, et alors paraissent les symptômes de l'état gastrique, qui a été bien évidemment précédé par la fièvre. Le contraire peut également avoir lieu, c'est-à-dire, qu'un individu peut, depuis quinze jours, et quelquefois davantage, avoir du dégoût pour les alimens, la bouche mauvaise, la langue sale, des douleurs à l'épigastre, mais voilà tout ; le pouls est encore dans l'état naturel ; bientôt il se dérange, la fièvre survient : c'est une nouvelle maladie acquise. En serait-il ainsi, dans la supposition que la fièvre ne fût que le symptôme de l'état maladif propre ? L'effet et la cause peuvent-ils exister séparés, et le premier précéder l'autre ? Ce fait est cependant si journalier, pour ainsi dire, que, dans les histoires des épidémies tracées par les meilleurs auteurs, on a soigneusement distingué deux périodes ; celle de la fièvre, et celle de l'état particulier auquel elle vient se joindre. Dans l'épidémie de

---

(1) Dans la fièvre ardente compliquée avec l'état bilieux, celui-ci ne vient que long-temps après la fièvre, dont quelquefois même il paraît dépendre ; au lieu que c'est toujours lui qui précède dans les fièvres gastriques : cette distinction est très-importante pour le traitement. (Thèse de M. Fazileau, Essai sur la fièv. ardente ; Montpellier, 1817.)

Lausane, si bien décrite par Tissot, il y eut des individus qui furent plusieurs jours sans envie de manger, avec la langue sale, et tous les symptômes de l'état gastrique, sans le moindre signe de fièvre (1). Cette circonstance fut encore plus marquée dans l'épidémie de Teklenbourg, décrite par Finke; mais ce qui établit de la manière la plus incontestable l'existence de la fièvre essentielle, dans ces cas, c'est que, selon le dernier auteur que je viens de citer, il fallait, pour la déterminer, une cause particulière; un froid violent, un mouvement de vivacité, un accès de colère, etc.... On pourrait établir la même chose à l'égard de l'état muqueux (2), de la putridité, de la pléthore (3). De plus, on peut guérir la fièvre, et l'état qui était uni avec elle subsister encore (4). Chez certains individus qui présentent un état gastrique auquel la fièvre est venue se joindre, celle-ci peut disparaître, et la langue se maintenir toujours sale, la bouche mauvaise, et l'appétit ne point revenir. L'état contraire peut aussi se présenter; la fièvre alors se maintient après la disparition de l'état gastrique. On a observé dans certaines maladies fébriles opiniâtres, que le pouls restait agité pendant la convalescence (5). La fièvre peut subsister pendant quinze ou vingt jours, après que l'état particulier qui la compliquait a

---

(1) Tissot, épid. de Lausane, trad. Mahot, pag. 33.

(2) Rœderer et Wagler, épid. muqueuse, sect. 2, pag. 90.

(3) Voy. le fait extrait de Forestus, que M. Pinel rapporte, t. I, p. 20.

(4) Plenciz a recueilli l'observation d'un cas où la fièvre (elle est dite rhumatismale quotidienne) céda seule aux saignées, aux antiphlogistiques, au quinquina, et laissa après elle une maladie arthritique qui se prolongea, malgré les moyens qu'on employa pour la combattre. (Dumas, mal. chron., p. 47. *)

(*) M. Fizeau, thèse soutenue à l'école de Paris, au mois de germinal an XI, cite l'observation d'un ouvrier en cuivre, chez lequel on commença par guérir une fièvre quotidienne simple, pour revenir ensuite au traitement d'une colique métallique dont le malade était affecté depuis long-temps.

(5) Marcard veut qu'on attaque cette fréquence du pouls, qui, selon lui, existe rarement avec une santé complète, par le bain tiède, sans craindre de relâcher ni d'affaiblir. (*De la nature et de l'usage des bains*, p. 127.)

disparu ; ce fait est sur-tout remarquable dans les fièvres intermittentes. Celles-ci, en effet, se prolongent quelquefois deux mois après que les états particuliers ont cessé d'exister. Si la fièvre n'était, ainsi qu'on l'a dit, que l'ombre de la maladie, elle devrait disparaître avec le corps ; cependant on voit tous les jours des individus affectés de fièvre intermittente gastrique, cet état être détruit, le malade parfaitement guéri, et néanmoins, à la semaine paroxystique, la fièvre reparaît, soit par l'effet de l'habitude, soit par un mouvement de colère (1). De plus encore, la fièvre peut ne venir que par accès, tandis que l'état qui la complique existe d'une manière continue. En effet, la bouche est, par exemple, constamment mauvaise, et la fièvre présente en même temps des exacerbations quelquefois si prononcées, qu'on peut les combattre avec succès par le quinquina (2). Ces deux états ne sont donc pas la même chose.

4.° La grande disproportion qui existe quelquefois entre la fièvre et l'affection particulière qui peut lui être associée. Si ces deux états n'en faisaient qu'un, dont la fièvre fût dépendante, il est clair que plus cet état serait intense, plus aussi la fièvre devrait être marquée, *et vice versâ*. Il n'en est cependant point ainsi, et les deux états peuvent mutuellement se nuire (3). On voit quelquefois, par exemple, la pléthore empêcher la fièvre de s'établir ; Sydenham rapporte qu'il fut appelé pour un jeune homme d'une constitution forte et vigoureuse, mais qui, au premier abord, immobile dans son lit, avait tout l'air d'un cadavre ; le pouls presque

---

(1) *Worlhof, de febribus, sect.* 4.

(2) Stoll rapporte une observation de fièvre bilieuse où l'exacerbation était prédominante : le quinquina administré eut le plus grand succès. Tissot a recueilli un exemple de ce genre ; l'illustre Frank cite des observations de la même espèce.

(3) Grimaud observe qu'une douleur forte fixée sur un point, détermine, appelle et dirige vers elle tous les mouvemens de la nature, et les empêche de s'étendre, de se développer comme il serait nécessaire pour produire la fièvre. Tom. I, pag. 70.

insensible se développa cependant peu à peu, et Sydenham jugea dès-lors, avec cette assurance que lui donnaient l'expérience et le génie, que la pléthore empêchait l'établissement de la fièvre; il osa tenter la saignée, et sur-le-champ se manifesta une fièvre inflammatoire terrible (1). Morton a vu des points de côté très-vifs, sans fièvre notable, et il a observé, dans ces cas, qu'après avoir fait usage de la saignée et du laudanum liquide, il survenait une fièvre très-vive. D'après ces faits, il n'existe donc point de rapport entre l'état pléthorique, inflammatoire et la fièvre : celle-ci peut être également empêchée par l'état gastrique et tous les autres; dès-lors, il me semble que, puisqu'il n'existe aucune analogie entre ces états divers et la fièvre, celle-ci doit en être regardée comme absolument indépendante.

5.° La faculté de produire à volonté la fièvre. En effet, l'art possède à cet égard une foule de moyens: les bains chauds, les excitans énergiques, les frictions vives, etc.... La fièvre peut aussi être produite par le fluide électrique quand il imprime des secousses violentes. Il faut, il est vrai, que tous les moyens que je viens d'énumérer soient soutenus et long-temps continués pour produire la fièvre réelle, qu'il faut bien se garder de confondre avec une simple excitation plus ou moins passagère. Les anciens connaissaient l'art d'exciter la fièvre, et son emploi dans les maladies, beaucoup mieux que les modernes. On trouve dans Hippocrate quelques détails concernant ce point de thérapeutique; il conseille entre autres, à cet égard, un moyen fort ingénieux, celui d'inonder le malade d'eau froide pendant qu'il éprouve une chaleur forte. Cette faculté de pouvoir déterminer à volonté la fièvre, me paraît prouver incontestablement son indépendance; car si elle était liée aux divers états morbides, si elle n'en était que le symptôme, il est évident qu'il faudrait nécessairement rappeler ces mêmes états pour la produire.

6.° Une sixième preuve se tire de l'existence d'un accès de fièvre

---

(2) Édit. de M. le professeur Baumes, tom. I, pag. 383.

intermittente, comme image de la fièvre essentielle (1). La fièvre continue, dit Giannini (2), n'est qu'un paroxysme continué de fièvre intermittente. « Chaque accès de fièvre intermittente, d'après « Voullone, est une véritable fièvre continue, et une fièvre con- « tinue souvent très-vive, quoique toujours très-courte ; il peut donc « être accompagné de tous les symptômes qui accompagnent les « fièvres continues, même les plus graves ». (*Ouv. cit.*, *p.* 66). En effet, même marche, mêmes symptômes que dans la fièvre continue, mais plus forts et plus intenses dans l'accès de fièvre intermittente. Le froid est plus long dans celui-ci ; il revient plus souvent dans la fièvre continue ; il en est de même de la période de chaud : la sueur termine l'un et l'autre.

7.° La fièvre essentielle a ses causes, ses symptômes, sa marche et sa durée déterminés, ses crises particulières, et son traitement approprié. J'ai déjà indiqué les causes de la fièvre (art. 5.), mais je dois entrer à cet égard dans d'autres détails qui trouveront mieux leur place dans l'article suivant. Chaque maladie présente des caractères qui lui sont propres ; aucune, sous ce rapport, n'est plus caractérisée que la fièvre ; aucune n'a ses périodes aussi distinctes. Tous les phénomènes qui ont lieu dans la fièvre démontrent qu'elle est réellement une affection *sui generis*. Le traitement qui lui convient (de simples délayans et la diète) la distingue encore (3). En effet, les affections symp-

---

(1) Galien, Stahl, Cullen, Grimaud lui-même, ont cru pouvoir donner une idée assez exacte des caractères généraux de la fièvre, en décrivant un accès de fièvre intermittente. (Demorcy Delletre, introduct. au cours de fièvr. de Grimaud.)

(2) De la nature des fièv. et de la meilleure méth. de les traiter, chap. 4, pag. 347.

(3) N'en doutons point, il y a un art pour traiter la fièvre ; c'est cet art que l'on emploie dans le traitement des maladies aiguës en général ; c'est cet art que possédaient éminemment Hippocrate et Sydenham ; que le premier a développé dans son livre *De dictâ in acutis*, et le second dans son premier chapitre en tête des maladies aiguës.

tomatiques n'ont point de traitement à elles, au lieu que les affections *per se* en ont un qui leur est propre. La céphalalgie, par exemple, peut dépendre d'un état de l'estomac ou de toute autre circonstance; son traitement alors se fonde sur ces états divers; mais lorsqu'elle est essentielle, elle a un traitement particulier. Une description succincte, mais exacte, autant que peut le permettre un écrit de ce genre, de tous les symptômes qui distinguent chaque période de la fièvre, sa durée et ses crises, démontrera, j'espère, mieux encore que toutes les preuves que je viens de donner, l'existence réelle de la fièvre; et il ne sera plus permis alors de regarder comme toujours symptomatique une affection qui attaque tant d'individus, dont tous les médecins se réunissent pour assurer l'existence, parce que tous l'ont observée, dont tous les malades accusent le sentiment intime, et qui, jusqu'à un certain point, décide de leur vie.

§. III.

« Pour admettre l'existence de cette fièvre simple, dit M. Pinel, « il faut l'avoir observée, ou en trouver des descriptions complètes « et authentiques ». (*Nosogr. phil, t. I, p.* 13.) Celui qui ne cherche point à rattacher exclusivement toutes ses idées à un seul système, et qui, dans l'étude des fièvres, veut s'en tenir à ce que les faits lui démontrent, ne peut manquer de reconnaître que, souvent symptomatique, plus souvent encore élément combiné, la fièvre simple existe quelquefois réellement dans un état d'indépendance; c'est une chose qu'on ne peut nier; nous avons trop d'exemples du contraire: on l'observe dans l'éphémère simple. (Grimaud, qui cite Elsner). Insensible chez un individu vigoureux, cette fièvre devient très-appréciable chez un homme faible. Certaines personnes, dit Grimaud, éprouvent pendant une nuit entière tous les symptômes de cette fièvre; le matin elles suent, et les voilà guéries. Le chaud ou le froid, les changemens brusques de l'atmosphère peuvent déterminer cette fièvre, qui quelquefois dure deux, trois

jours et même davantage. Une douleur vive peut aussi la produire, et, dans ce cas, elle me paraît encore essentielle. Valescus de Tarente, professeur de cette Université, fut affecté, pendant trente ans, de cette fièvre, qui ne paraissait que le jour de sa naissance; elle n'était ni muqueuse, ni gastrique, ni autre chose, durait vingt-quatre heures, et disparaissait d'elle-même (1). Baglivi fait mention d'un célèbre philosophe péripatéticien, qui avait la fièvre chaque jour où il s'abstenait du bain. Baillou remarque qu'il est des sujets chez lesquels le passage d'une saison à l'autre détermine une fièvre éphémère, dont ils sont ainsi attaqués quatre fois l'année avec plus ou moins de régularité. Les personnes nerveuses se plaignent, en général, d'être sujètes à cette fièvre. Rœderer et Wagler ont observé qu'elle affectait particulièrement les gens de lettres (2).

Un tempérament irritable, nerveux, le sanguin joint à ce dernier, donnent une grande disposition à la fièvre. Il est des individus doués, pour ainsi dire, d'un tempérament fébrile, la moindre cause chèz eux détermine la fièvre, tandis qu'elle s'établit difficilement chez quelques autres. Toutes les causes irritantes, une chaleur brûlante, et par contre un froid vif dans le moment où on éprouve une chaleur forte, les liqueurs alcooliques, les fortes passions de l'âme, etc....., peuvent déterminer la fièvre. L'individu est d'abord dans un abattement extrême, avec brisement général des membres; il se sent fatigué sans en savoir la cause; bientôt paraissent quelques frissons légers et fugaces, entrecoupés de petites bouffées de chaleur; il y a céphalalgie ou du moins torpeur; on éprouve une somnolence extraordinaire, du dégoût pour les alimens; on est morose, inquiet, d'une susceptibilité morale excessive, s'irritant pour

---

(1) Pline dit que le poète Antipater eut chaque année, pendant toute sa vie, une fièvre éphémère, le jour qui répondait à celui de sa naissance, et que cette fièvre, enfin, termina sa vie dans un âge fort avancé.

(2) Ouv. cit., sect. 2, p. 83.

rien ; le pouls n'est point encore fébrile, mais il ne tardera point à l'être : tels sont les symptômes précurseurs de la fièvre. L'individu jusqu'à présent n'avait point encore suspendu ses occupations, il s'alite enfin, et la fièvre se déclare. C'est ici la première période ; elle débute par un frisson plus ou moins intense, porté quelquefois jusqu'au tremblement des mâchoires ; la peau de la face est pâle, ainsi que celle de toute l'habitude du corps, elle se retire, se racornit ; les bulbes des poils ressortent et forment ce qu'on nomme vulgairement chair de poule; les anneaux des doigts deviennent larges et s'échappent, preuve que ces parties ont diminué de volume. Il y a suspension de toutes les sécrétions ; les cautères (si le malade en porte) et les divers ulcères se dessèchent et cessent de fournir leur pus accoutumé pendant cette période ; l'urine peu abondante est sans sédiment ; la respiration courte et fréquente ; le pouls vif, fréquent, concentré, petit et vite ; la céphalalgie est fort augmentée. Le malade éprouve des nausées, même des vomissemens qui sont purement nerveux. Cette période peut être plus ou moins prolongée, mais toujours elle existe. Voici la seconde : la rougeur marche avec la chaleur et se marque surtout à la face; il suffit de voir la figure d'un individu dans ce moment pour décider qu'il a la fièvre. La conjonctive est injectée, l'œil très-vif semble sortir de l'orbite, et n'a plus sa douceur naturelle. La rougeur s'accompagne du gonflement de toutes les parties, en sorte que si les anneaux étaient devenus trop larges, dans la première période, à cause de l'affaissement des doigts, ils deviennent maintenant incommodes et gênans, à cause de l'ampleur que ces mêmes parties ont acquise. Le pouls est devenu plus vif, plus fréquent et plus développé. La respiration est grande, le malade cherche à prendre autant d'air que possible, son souffle est très-chaud. Après ces symptômes généraux, revenant en particulier sur ceux de chaque organe : la céphalalgie se maintient fort intense, les facultés intellectuelles sont presque toujours dérangées, souvent affaiblies, quelquefois exaltées, et alors il y a un délire plus ou moins intense ; il y a impatience de la lumière ; l'oreille est d'une

susceptibilité extrême, l'odorat presque éteint. Le dégoût est très-prononcé, sur-tout pour les substances animales ; le malade désire les boissons froides, il a même un goût marqué pour les acides ; la soif est plus intense qu'à l'ordinaire ; le malade n'a plus le moindre appétit, et s'il prend quelque chose il le digère avec peine. L'état des sécrétions est nul ou du moins elles sont mal élaborées ; en effet, il y a le plus souvent constipation ; l'urine, qui était rare et limpide, est toujours en petite quantité mais extrêmement rouge, on éprouve un fréquent besoin de la rendre ; la langue et la bouche sont sèches, et cette sécheresse peut être portée au point que l'épiderme se noircisse et se gerce. (Pour le dire en passant, il faut bien distinguer cet état de celui qu'on rencontre dans la fièvre putride.) Le malade semble accablé, mais cette faiblesse n'est qu'apparente. Quant à la marche générale de la fièvre, elle dure l'espace d'un jour pour l'éphémère, et quelquefois des années entières pour certaines fièvres hectiques ; elle se termine, en général, les quatre, sept, quatorze ou vingt-un premiers jours ; ce sont là les périodes de toutes les maladies aiguës, mais il n'en est pas où on puisse mieux les observer que dans la fièvre. Quelquefois elle marche sans s'arrêter, d'autres fois elle fait des pauses plus ou moins longues ; c'est sur ces circonstances qu'est fondée la distinction des types. La troisième période de la fièvre nous présente enfin les diverses terminaisons de cette maladie. La fièvre est quelquefois mortelle par elle-même ; il en est ainsi dans la fièvre hectique, dans les accès malins extrêmement forts ; les malades meurent quelquefois dans l'exacerbation, ce qui prouve le contraire de ce qu'avançait le Stahlien Junker, *que les malades mouraient bien avec la fièvre, mais non pas de la fièvre.* Il est cependant vrai de dire que la fièvre ne tue le plus souvent que par les différens états morbides avec lesquels elle peut être associée. Elle donne lieu quelquefois à de véritables épigénèses, telles que des épanchemens dans le cerveau, des hydropisies de poitrine..... Mais quand elle doit avoir une issue favorable, voici les crises qu'elle affecte : la résolution ; mais qui est très-rare, et n'a guère lieu que dans l'éphémère et

chez les gens extrêmement nerveux. Une sueur générale est la crise la plus ordinaire de la fièvre (1) ; la peau devient halitueuse, et on y sent alors une légère vapeur qui affecte la main d'une manière agréable. La fièvre peut aussi se juger par des hémorrhagies sur-tout nasales, vers le quatrième jour ; par les urines, les selles, quoiqu'elle ne soit nullement gastrique ; elle peut enfin se terminer par des éruptions diverses.

Telle est la fièvre simple : ce n'est donc point se perdre dans des abstractions métaphysiques, que de l'admettre comme affection essentielle, puisqu'on peut si facilement y reconnaître, et mieux que dans toute autre maladie, les caractères qui la distinguent. Quelques auteurs, cependant, et M. Pinel sur-tout, nient encore l'existence de cette fièvre ; mais, d'un autre côté, elle est soutenue par un si grand nombre de médecins d'un mérite non équivoque, que l'on peut, je crois, avancer qu'elle est hors de toute espèce de doute. Galien admettait une fièvre simple (2). Forestus en rapporte un exemple, cité par M. Broussais, = *Recher. sur la fièv. hect.* Obs. XXVI. = Fernel l'a établie par des faits ; il dit expressément qu'elle est fort rare. = Stork l'a connue. = On trouve dans Morgagni l'histoire d'une fièvre hectique avec ouverture du cadavre, sans qu'on ait

---

(1) Hippocrate, dit Grimaud, avait fait l'observation que chaque fièvre avait sa crise particulière ; l'une par les hémorrhagies, l'autre par les urines ou des flux de ventre, mais que la sueur convenait à toutes, en sorte que la fin de toutes les maladies fébriles décide l'éruption d'une sueur uniforme et plus ou moins copieuse. Cette observation devient intéressante, en ce qu'elle prouve que cette crise se rapporte seulement à l'appareil des mouvemens fébriles. (*Cours de fièvres*, tom. III. p. 301. édit. de M. Delletre.)

(2) Nos anciens, dit-il, n'appelaient fébricitans que ceux qui, avec la fièvre, n'avaient aucune affection grave dans aucun organe principal : car pour ceux qui avaient la fièvre en conséquence d'une semblable affection, ils les appelaient pleurétiques, péripneumoniques, etc., suivant que la partie affectée était la plèvre, le poumon. (Voull. ouv. cit. p. 47.)

trouvé aucun indice de la cause matérielle de la fièvre. = Tissot rapporte plusieurs exemples de fièvre essentielle. = On assure qu'il en existe une autre dans les manuscrits du célèbre Barthez. = Trnka, *de feb. hect. pars II.* §. 68, rapporte l'observation d'un théologien très-pieux et très-instruit, qui eut une fièvre hectique par excès d'étude; il se guérit en menant sur-tout une conduite opposée. = Marcard, ouv. cité, p. 129 à 130, nous dit que Zimmermann, appelé, en 1784, pour une jeune dame atteinte depuis huit mois d'une fièvre continue avec grande faiblesse qui l'obligeait de garder le lit, prescrivit les bains, dont la malade fit usage malgré l'avis de son médecin ordinaire, et fut bientôt guérie. = Le même auteur, pag. 138, a recueilli l'observation d'un malade très-irritable, affecté depuis quelques mois d'une fièvre du même genre que la précédente, qu'il nomme nerveuse. Le pouls battait cent fois par minute, la tête était dérangée; les évacuans et les rafraîchissans ne l'avaient soulagé que peu et pour très-peu de temps; « ni les toniques, ni les remè-
« des appropriés aux nerfs, dit Marcard, n'étaient d'aucune utilité;
« il commença les bains d'eau minérale (sans aucun autre remède),
« et dès le cinquième, le pouls était revenu à l'état naturel;
« dès-lors il entreprit une cure régulière dont il éprouva le plus
« grand succès. » = M. Fizeau, ouvr. cité, y a consigné plusieurs observations de fièvre intermittente quotidienne simple. Je vais en rapporter une toute entière, extraite de son ouvrage, pag. 30.
« Un charron, âgé de 31 ans, d'une constitution forte, d'un caractère vif, ayant les cheveux noirs, le visage assez plein et un peu brun, se portant bien, fut saisi tout-à-coup, le 4 frimaire, à midi, sans aucun symptôme précurseur, de frissons commençant par le dos, gagnant ensuite les membres, et en même temps de tremblement avec soif pendant une demi-heure (nul symptôme ni muqueux, ni gastrique); puis chaleur douce qui commençait par la tête, se développait assez lentement; diminution de la soif. Une demi-heure après, sueur sans mauvaise odeur, paraissant d'abord au visage, puis au reste du corps; fin de l'accès à quatre heures; point de sentiment de contusion dans les membres, état comme en

santé ; les urines avaient coulé dans tout le temps de l'accès comme avant la maladie. »

« L'accès revint tous les jours à la même heure, absolument tel que je viens de le décrire. Dans l'apyrexie nulle douleur, nulle perte de l'appétit, nulle faiblesse. Le malade entra à la Charité, le 12.e jour de sa maladie, avec toute l'apparence d'une parfaite santé. Je le vis courir dans la salle, bien loin de se traîner péniblement, comme font ordinairement les fiévreux. Le lendemain il commenca à prendre les tisanes amères et les bols fébrifuges. L'accès de ce jour fut moins fort, et pour la première fois le froid vint lentement, d'abord aux pieds, d'où il gagna successivement les jambes et les cuisses, avec de petits frissons qui vinrent à différentes reprises; peu de tremblement, chaleur peu considérable, point de sueur. »

« Le jour suivant, il n'y eut à l'heure de l'accès qu'un peu de frémissement sans froid dans les jambes et dans les cuisses, et aussitôt sommeil, sans chaleur sensible ni sueur ; depuis ce temps il ne parut plus de mouvement fébrile. »

« Il existe donc, ajoute l'auteur, des quotidiennes qu'on ne peut rapporter à aucun des ordres déterminés. On se convaincra de plus en plus de cette vérité, en consultant les auteurs et l'expérience journalière. Hoffmann cite une quotidienne qui dura six mois, et une autre qui existait encore au bout de trois ans sans aucun changement. Rhodius parle d'une femme qui en éprouva continuellement des accès pendant cinq années. Allen rapporte l'exemple extraordinaire d'une pareille fièvre qui dura soixante années, sans avoir sensiblement altéré la santé de celui qui en était affecté. » Je regrette de ne pouvoir citer encore ici quelques autres faits très-intéressaus contenus dans cet ouvrage, et que l'auteur cite à l'appui de son opinion sur cette fièvre qu'il nomme quotidienne simple, et qui doit être bien évidemment rapportée à la fièvre essentielle. = M. Broussais rapporte aussi une observation (1) extraite des mélanges des

---

(1) Ouv. cit. obs. 32. p. 75.

curieux de la nature: il s'agit d'un homme d'une constitution sèche et cholérique, qui ressentit en janvier (sans cause connue) une chaleur extraordinaire qui persista quelques semaines, avec un pouls vif, fréquent et petit, l'urine naturelle, peu ou point de soif, battement des artères temporales; le malade s'aperçut qu'il maigrissait rapidement ; on le mit à l'usage des boissons aqueuses, mucilagineuses , des bains; la fièvre se dissipa.

On trouve, dans la bibliothèque médicale, une observation de M. Bridault, médecin à la Rochelle, extraite du recueil périodique de la Société de médecine de Paris, cahier de germinal an XIII (1). Il s'agit d'une femme affectée d'une fièvre nerveuse par spasme, que l'auteur nomme (spasmodico-critique); la malade, d'une constitution forte mais extrêmement sensible, bien réglée, fut attaquée d'hystérie à l'âge de trente-quatre ans, immédiatement après une couche dont le chagrin rendit les suites très-pénibles et très-dangereuses; ce ne fut qu'environ six ans après que vint s'y joindre la fièvre nerveuse dont il est question. Cette fièvre qui, pendant dix ans, se renouvela chaque année plusieurs mois de suite, se composait à chacun de ses retours de cinq, six et même huit accès consécutifs, réunissant tous la triple période du froid, de la chaleur et de la sueur, ne suivant aucun ordre constant dans leur renouvellement, mais se succédant néanmoins les uns aux autres avec une rapidité qui ne laissait à la malade que de très-courts intervalles d'intermission. Le premier médecin de la malade ne voyant dans cette réunion de symptômes que les préludes d'une hydropisie imminente, la traita long-temps avec des apéritifs, des diurétiques, des hydragogues, des fondans et des narcotiques; moyens, dit l'auteur, qui n'étaient propres qu'à augmenter les accidens au lieu de les calmer. M. Bridault lui ayant succédé, crut devoir substituer à cette méthode de traitement des remèdes adoucissans, délayans, rafraîchissans, c'est-à-dire, une méthode entièrement opposée. Cet avis fut approuvé par sept médecins qu'on consulta séparément; et le plan curatif,

(1) Bibliothèque médicale. tom. VIII. pag. 361.

entrepris sous de pareils auspices, fut couronné du plus grand succès, puisque la malade se trouva guérie en moins d'une année.

M. Laennec, ouvrage cité plusieurs fois, assure avoir vu deux cas où la fièvre était dépourvue de toute espèce de complication. = M. Broussais, dans son ouvrage déjà cité (Recherches sur la fièvre hectique), distingue avec soin la fièvre qui a lieu dans l'hectique, celle qui est produite par la chaleur atmosphérique, celle qui vient à la suite des fortes passions d'âme, etc..... (1); mais toutes existant sans affection organique. La fièvre intermittente, comme l'avait vu Selle, et comme s'en est convaincu M. le docteur Bérard (2), peut exister absolument simple. Fouquet l'avait observée sans état gastrique, et guérie par les bains et les antispasmodiques : on en trouve un exemple dans les annales de la clinique : il a été rédigé sous les yeux de cet illustre professeur, qui donnait à cette fièvre le nom d'intermittente nerveuse. Dans les cas malheureusement trop fréquens de fièvres intermittentes pernicieuses, où tout le talent du médecin consiste à arrêter l'accès le plus prochain, auquel le malade ne manquerait pas de succomber; quel élément morbifique cherche-t-on à anéantir si ce n'est la fièvre? N'est-ce point encore dans des vues semblables, que le docteur Giannini propose d'employer le bain froid dans ces fièvres masquées où la fin de l'accès est toujours incertaine, dans l'intention de produire une intermittence factice,

---

(1) M. Heurteloup rapporte l'observation d'un auteur qui, à la première représentation d'une de ses pièces, éprouva, pendant tout le temps que dura la représentation, une véritable fièvre. Il dit en avoir éprouvé lui-même un violent accès après une frayeur considérable; « mais cet accès, « ajoute-t-il, n'eut point de suites, grâces à son bon tempérament. » (Notes et addit. à la traduct. de l'ouvrage de Giannini, sur les fièvres, tom. I.er, p. 263).

(2) (Article *élément* du dictionnaire des sciences médicales.)

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma reconnaissance à l'estimable auteur de cet article, puisque c'est dans ses intéressantes leçons particulières sur les fièvres, que j'ai puisé la première idée de mon travail, et la majeure partie des réflexions qu'il renferme.

mais qui permette d'administrer plus sûrement le quinquina ? « La « fièvre simple, dit M. Bérard (art. cité), n'est pas aussi rare « qu'on le penserait d'après les écrits des observateurs qui n'ont « pas eu d'ailleurs l'occasion de la décrire, puisque nous avons pu « en recueillir deux exemples dans un mois....... Il nous suffira de « remarquer que c'étaient deux fièvres intermittentes; que d'après « l'analyse la plus sévère et la plus impartiale, il était impossible « de les rapporter aux fièvres inflammatoires, gastriques ou autres; « qu'enfin, ce qui est décisif, on les a guéries très-promptement « toutes les deux, sans évacuations sanguines ou saburrales, l'une « par les délayans, l'autre par le quinquina. » Une affection dont on peut facilement reconnaître tous les symptômes caractéristiques, suivre les périodes et distinguer les crises; une affection qui réclame un traitement particulier, et quelquefois même très-actif, doit, ce me semble, quoi qu'on en dise, être considérée comme une affection essentielle, et dès-lors mérite de trouver place dans un cadre nosologique : tel est le cas de la fièvre simple.

Si j'avais à m'occuper maintenant de la théorie de la fièvre, je pourrais dire avec les uns qu'elle est produite par le spasme des petits vaisseaux, avec les autres qu'elle a son siége dans le système circulatoire, avec plusieurs qu'elle dépend d'un éréthisme du système nerveux, etc...... Quoi qu'il en soit de tous ces systèmes plus ou moins ingénieux, mais qui ne laissent rien à l'esprit, la fièvre est pour moi la fièvre et pas autre chose : jusque-là je reste intimement convaincu de son existence. On aura beau dire que c'est une abstraction gratuite et imaginaire, je me suis expliqué à cet égard; on dira qu'elle n'est qu'un symptôme, j'y souscrirai, mais avec les restrictions nécessaires ; on dira peut-être enfin qu'elle n'est qu'un effort salutaire de la nature (1), mais alors même cette fièvre

(1) Hoffmann, Fizes et Cullen ne partagent pas cette opinion sur la fièvre ; Fizes disait au contraire qu'elle était directement opposée au principe vital...... *Vitali principio directè adversus...... majorem mortalium partem de medio tollens. (Tract. de febrib., p. 1.)*

serait donc quelque chose de particulier, d'existant par soi-même; du reste, il n'en est point ainsi, puisque c'est souvent par la fièvre elle-même, ainsi que je l'ai déjà dit, que la mort arrive.

En terminant ces considérations sur la fièvre essentielle dont je n'ose me flatter d'avoir démontré clairement l'existence, bien persuadé au contraire d'être resté fort au-dessous de mon sujet, je crois pouvoir avancer que, lors même qu'on se refuserait à admettre la réalité de cette fièvre, ce qui simplifierait singulièrement la classification et l'étude des maladies de ce genre, je crois, dis-je, pouvoir avancer que le médecin sera toujours obligé de la reconnaître au lit du malade; cette distinction est d'une nécessité indispensable dans la pratique.

FIN.